

## Nouvelles inscriptions latines d'Emerita Augusta en Espagne

Emil Hübner

[-145-]

Mérida a toujours été une source féconde de trouvailles. De ses édifices anciens, il subsiste des restes considérables, mais très mal conservés. Les monuments de sculpture, pièces d'architecture, inscriptions païennes et chrétiennes, petits documents de la vie antique, monnaies, poteries, ont reparu en abondance, et leur nombre ne cesse de s'accroître. Mais, malheureusement, presque nulle part en Espagne, —et cela veut dire quelque chose, —la pauvreté, l'ignorance, l'abandon n'ont été plus grands que là. Depuis Laborde, les monuments d'architecture ont été dessinés et publiés en gravures élégantes, il y a environ vingt à trente années, par M. Rodrigo Amador de los Ríos, dans un des fascicules non numérotés du grand ouvrage des *Monumentos arquitectónicos de España*, avec un texte abondant en paroles, mais dépourvu du savoir technique qu'on exige à présent. Du reste, les monographies précieuses de ce recueil somptueux y sont comme ensevelies, très peu de personnes les pouvant atteindre. Il valait la peine de relever un plan exact, qui n'existe pas, d'une des anciennes colonies fondées par Auguste, avec son grand pont sur le fleuve Anas, ses portes et ses murailles, ses temples et ses portiques, son théâtre et son amphithéâtre *extra muros*. Il est vrai que bien des restes qui existaient encore au XVI<sup>e</sup> siècle, décrits par les voyageurs italiens de ce temps, ont disparu. Cependant, il n'est pas trop tard pour entreprendre un tel travail, auquel pourraient servir de modèle les belles publications de feu M. Promis sur Aosta. Mais quand, pour tant de travaux semblables, rencontrera-t-on en Espagne cette union indispensable d'un architecte et d'un archéologue épigraphiste, qui ailleurs, en Grèce, en Italie, en Asie, a produit de si précieux résultats? Tout ce qu'on a trouvé à Mérida jusqu'à présent est du au hasard; jamais d'excavations régulières n'ont été entreprises. Il y a pis encore: la plupart des monuments épigraphiques trouvés à des époques différentes ont été perdus dans la suite. Des 120 numéros environ, que mon ancienne collection du *Corpus* (vol. II) enregistrait, [-145→146-] il n'en existait plus en 1897 qu'à peine 26! On a fondé enfin, grâce aux plaintes réitérées que j'ai formulée, en 1892, dans les suppléments du *Corpus*, en 1897, dans *l'Ephemeris epigraphica* (vol. VIII, p. 360 et suiv.), un musée municipal, où l'on commence à réunir le peu qui reste et presque tout ce que l'on trouve de nouveau. J'ai pu ajouter au nombre déjà connu des inscriptions d'Emerita plus d'une quarantaine de païennes et aux 16 chrétiennes de mes *Inscriptions chrétiennes de l'Espagne* (1871), dans un supplément prêt à paraître, 18 nouvelles. Depuis 1897, j'ai encore réuni une autre quarantaine d'inscriptions païennes, que je dois pour la plupart, de même que les chrétiennes, aux soins incessants du marquis de Monsalud, dont les hauts mérites envers l'épigraphie espagnole ont été déjà signalés par moi dans le *Bulletin hispanique* (vol. I, p. 131). A vrai dire, ces textes sont, en majorité, de simples inscriptions sépulcrales sans grande valeur scientifique. Mais il y en a parmi elles qui méritent d'être publiées sans attendre l'époque, pas très proche, où il sera indiqué de les réunir toutes dans un nouveau supplément.

Les inscriptions suivantes ont été publiées toutes par le marquis de Monsalud, dans différents numéros du *Bulletin de l'Académie royale de l'Histoire* à Madrid. De toutes, sauf de la première, j'ai eu d'excellents estampages. Si mon texte et mes explications diffèrent, ça et la, de celles de mon prédécesseur, ce n'est que pour des détails insignifiants, et cela n'ôte rien à son mérite. Mais, comme le bulletin espagnol n'est pas à la portée de tous ceux qui s'intéressent à ces questions, les lecteurs du *Bulletin hispanique* lui sauront gré, comme moi-même, de nous les avoir fait connaître le premier.

1. Autel de marbre; hauteur, 0<sup>m</sup> 50. Aux deux côtés, le relief d'un paon.

IVNONI SAC  
CLAVDIVS DAPINVS  
ALVS

Le marquis de Monsalud (*Boletín de la R. Academia de la Historia*, vol. XXXIV, 1899, p. 518) n'a pas vu l'original; il répète le texte de l'ouvrage de D. Nicolás Díaz y Pérez, *Extremadura*, dans la collection intitulée *España y sus monumentos, etc.* (Barcelone, 1887, p. 354). L'original aura eu les points de séparation entre les deux mots des lignes 1 et 2, et, à la dernière, les lettres de la formule bien connue: *animo libens votum soluit*. Il n'est pas bien sur que le prénom du dédiant manquait à l'original; il peut y avoir eu, au commencement, TI, ou TIB, *Tiberius*, nom commun aux affranchis de Tibère ou de Néron avant leur entrée dans la *gens Iulia*. Cela donne l'époque approximative de la dédicace: première moitié du premier siècle. [-146→147-]

Mais avec cette époque ne s'accorde pas facilement la forme du *cognomen*, *Dapinus*, forme archaïque, de l'époque républicaine en général, sans l'aspiration grecque, et avec l'*i* euphonique inséré entre *p* et *n*. Je crois donc, avec le premier éditeur, qu'il y a eu, dans l'original, DAPHNVS, combinaison assez connue de P et H, formant l'orthographe correcte de cette époque, *Daphnus*. Il est curieux de voir sculpté, comme ornement de l'autel de Junon, l'oiseau consacré à cette divinité.

2. Fragment d'un épistyle en marbre; longueur, 0<sup>m</sup> 76; hauteur, 0<sup>m</sup> 45; épaisseur, 0<sup>m</sup> 20; très belles lettres du premier siècle. L'original se trouve dans la collection de l'éditeur, dans sa maison seigneuriale de Almendralejo, en Estrémadure.

AVILIVS • P  
CTVM • ET • C

L'éditeur (*Boletín de la Academia*, vol. XXXIV, 1899, p. 518) croyait y voir un *Avilius*; mais l'estampage ne permet pas de douter que la queue de la première lettre ne soit celle d'un R et non d'un A. C'était donc un *Carvilius*, nom assez rare, mais connu par divers personnages de la république. La *Prosopographie de l'Empire*, de MM. Dessau et Klebs, ne connaît, pour cette époque, qu'un seul *Spurius Carvilius*, adversaire de Virgile le poète (vol. I, p. 807). Je lis donc :

[*Sp. Ca*]rvilius P. [*f*].....  
[*te*]ctum et co[*lumnas* f. c.

Il s'agit d'un édifice quelconque, dont le toit et les colonnes — car ces suppléments, trouvés aussi par l'éditeur, semblent les seuls probables — ont été construits, ou refaits, par un personnage de ce nom, employé dans le service impérial, ou émigré en Espagne et, probablement, magistrat de la colonie, si ce n'était un *homo privatus* devenu riche dans sa nouvelle patrie.

3. Fragment d'une plaque de marbre blanc; hauteur, 0<sup>m</sup> 26; largeur, 0<sup>m</sup> 37; épaisseur, 0<sup>m</sup> 05; lettres élégantes et profondes de la fin du premier siècle, hautes de 0<sup>m</sup> 08, *in litura repositae*, c'est-à-dire qu'il y avait dessous un texte plus ancien, rasé ensuite.

ERIV  
VCIAF

Le fragment, quoique mince, contient apparemment le nom d'un *Valerius*, employé dans l'administration de la *provincia*, probablement [-147→148-] de la Lusitanie. C'est ce qu'a observé l'éditeur (*Bol. de la Acad.*, vol. XXXI, 1897, p. 438), et, pour cette raison, le fragment mérite d'être signalé, afin qu'on en fasse usage, dans le cas où l'on trouverait une autre partie du texte.

4. Fragment d'un piédestal de marbre, trouvé près de l'aqueduc romain *de los Milagros*; hauteur, 0<sup>m</sup> 35; largeur, 0<sup>m</sup> 38; épaisseur, 0<sup>m</sup> 55; il se trouve dans la collection de l'éditeur, à Almendralejo. Lettres, hautes de 0<sup>m</sup> 045, de la fin du premier ou du commencement du second siècle.

E · AVG · EMER  
OVINC · LV<sup>s</sup>  
DEDIC

*Bol. de la Acad.*, XXXI, 1897, p. 437. Base de statue d'une divinité, dédiée soit par un magistrat, soit par un prêtre de la *colonia* (reste l' *e* du génitif *Aug(usta) Emer[ita]*), dans la [*pr*] *ovincia Lus[itania]*, soit même par un employé de l'administration de la province.

5. Fragment d'une plaque de marbre; hauteur, 0<sup>m</sup> 19; largeur, 0<sup>m</sup> 68; épaisseur, 0<sup>m</sup> 06. Lettres petites, mais bonnes, du premier siècle, hautes de 0<sup>m</sup> 045. Conservé à Almendralejo.

COH III  
PATRONO COLONIAE

*Bol. de la Acad.*, XXXI, 1897, p. 438. Il s'agit du préfet d'une *cohors III*, qui, ensuite, fut patron de la colonie, *Emerita Augusta*, selon toute probabilité. La préfecture de la cohorte était le commencement de sa carrière militaire; il doit avoir atteint, plus tard, la dignité de sénateur, pour être patron d'une colonie importante.

6. Plaque de marbre blanc, trouvée près de l'aqueduc *del Borbollón*, conservée à Almendralejo. Hauteur: 0<sup>m</sup> 25; largeur: 0<sup>m</sup> 38; lettres élégantes du second siècle, hautes de 0<sup>m</sup> 035.

-.P/OMPEIVS ꝑ FRONTINUS  
OPERI ꝑ NOV O  
DE ꝑ SVA ꝑ PECVNIA addidit

*Bol. de la Acad.*, XXXI, 1897, p. 45. La plaque est complète en haut et en bas: il ne lui manque que l'angle supérieur à gauche; elle est brisée du côté droit. D'après la dernière ligne, à laquelle il ne manque que la fin de la formule connue, *de sua pecun[ia] fecit* ou *restituit*, j'ai calculé les suppléments des deux autres, [P.] –ou autre prénom– [-148→149-] *Pompeius Fronto*, ou plutôt *Fro[ntinus]*, pour remplir l'espace, et *operi nov[o]*. Le marquis avait lu d'abord, à la fin de la seconde ligne, un N; puis un B. Mais je vois sur le calque le reste non douteux d'un V. Du reste, ni *non[o]*, ni *nob[ili]* ne donnent un sens probable. Il s'agit, je crois, d'un *opus novum*, auquel le dédiant avait

contribué pour une part quelconque. En Espagne, la clientèle du grand Pompée et de ses fils et descendants était étendue; César le dictateur l'a du éprouver pendant ses deux guerres d'Espagne. Dédicace curieuse pour le tour peu commun de la phrase.

7. Voici, pour finir, un texte d'un genre différent. Les murailles de Pompéi et d'autres villes romaines, dernièrement les rochers de l'île de Théra, nous ont fait connaître maints témoignages d'un vice trop répandu dans l'Antiquité. Les grandes villes de l'Espagne, avec leur soleil brûlant comme celui de l'Orient, n'ont pas fait exception. Dans le fût d'une colonne de marbre, une main du premier siècle, à ce qu'il semble, à gravé, en traits pointillés et inégaux et en lettres hautes de 0<sup>m</sup> 07 à 0<sup>m</sup> 08, ce qui suit (*Bol. de la Acad.*, vol. XXXVI, 1900, p. 8):

**HOC QVI SCRIPSIT SVRIANVS  
PEDICAVIT MAEV////M**

Cela n'exige ni ne souffre d'explication détaillée. Les grammairiens noteront l'orthographe du premier siècle, *Surianus*, et le verbe bien connu *pedicavit*, non *paedicavit*, jadis expliqué par M. Bücheler. *Maevius*, non *Mevius*, comme on écrit à présent d'après les manuscrits, est un nom connu, celui du mauvais poète, ennemi de Virgile, avec *Bavivius*. C'est de là, selon toute probabilité, que Martial a emprunté le nom de *Maevius*. Les manuscrits de ses poèmes ont aussi conservé la diphtongue.

E. Hübner.

Berlin, avril 1900.